

Ille, août 1905

Cher ami,

mon frère est parti à Béziers pour voir les *Hérétiques*, mon père s'achemine vers Rabouillet, ce petit village que les cartes situent non loin de la forêt de Boucheville, on devait me voiturer vers Fourques où j'ai des parents qui habitent une véritable *hacienda* andalouse, au milieu des vignes et des chênes-lièges. Mais le cocher ne se montre pas. On est allé voir au Cabaret et on n'a pas trouvé sa barbe grisonnante. Il doit ramasser du bois, quelque part, ou bien pêcher, malgré le vent et la pluie.

Tout de même, je ne suis pas trop fâché de rester ici, je puis penser à toi, j'ai du loisir. Puis, lorsque ma lettre sera finie, cachetée, envoyée, lorsque j'aurai la conscience tranquille, j'irai courir le bois où les peupliers commencent à jouer du violon. Et en effet, l'été doit avoir enjambé les collines, à moins qu'il n'ait entrepris quelque voyage et ne soit allé voir les *Hérétiques*, lui aussi. On expliquerait alors la venue du vent. Il s'ennuyait dans ce taudis

qu'est la cage d'Eole, et il a profité de l'occasion pour faire l'essai de ses fanfares. Est-ce que les cuivres sont rouilles? Ah! Certes non! Monsieur Vent mène toujours grand tintamarre... Quand les conscrits partiront, les jeunes filles pleureront, reront, reront!... Non je ne partirai pas! Non je ne partirai pas! Je ferai mes deux ans. Crois-tu que je serais d'humeur à rentrer au Lycée de Montpellier, après avoir porté le sac, une année durant, et couru les mille et une gargotes qui avoisinent les casernes? Non, n'est-ce pas? Et d'autre part, il se pourrait que j'aie une situation avant 21 ans, si je me présentais par exemple au Certificat pour l'enseignement de l'espagnol dans les lycées et collèges... et si j'étais reçu? Que se pourrait-il encore? Que j'aie passer ce mois de septembre à Barcelone. Cela me sourirait; j'attends des renseignements. Alors, mon cher, je deviendrais catalaniste à fond et je noierais mon âme au fond d'une *barretina* et je perdrais mes yeux à lire jour et nuit de la prose et de la poésie. De la poésie?... En fais-tu, toi?... Je te le souhaite ardemment. Chante et chante. Tu passes dans des vallées qui chantent. Tu vois la verdure, des ruisseaux d'argent, des âmes blanches sous des corps de fées. Chante et chante.

Et puis, tu as seize ans ou guère plus. Chante pour toi... pas encore pour les autres. Dis tout ce qui te passe par la tête, laisse-toi guider par la rime et par les coulées de mots, par la chanson intérieure, et délaisse le polissoir et le ciseau. A seize ans surtout, on ne doit pas considérer la poésie comme un métier.

Et maintenant j'aime à croire que tu liras avec quelque intérêt la première poésie de mon humble manuscrit. La voici :

À Jean Richepin.

L'aube a jeté ses tas de paille...
Voici qu'un poète aux yeux doux
Chemine doucement vers vous,
Bohémien qui faites ripaille
Et qui vous soûlez du vin vieux
Qui fait croire qu'on est Bon Dieu.

D'où vient-il le poète?
Il vient du Roussillon fleuri,
Mare de vin rose qui luit

Dans une coupe violette,
Une fine coupe de monts,
Dont le soleil est l'échanson.

Ce poète, que vient-il faire?
Il vient nous apporter ses vers.
Si certains volent de travers,
Pensez que c'est pour vous distraire.
Hélas! ils sont tous mal venus
Ceux qui devaient être ingénus!

Apporte-t-il des fleurs jolies?
Il ne le sait, le pauvre enfant
Qui va se troubler. Cependant,
Il sait bien qu'il les a choisies
Et mises dans un blond panier
Par un blond matin printanier.

L'aube a jeté ses tas de paille.
Voici qu'un poète aux yeux doux
Chemine doucement vers vous,
Bohémien qui faites ripaille,
Et qui vous soûlez du vin vieux
Qui fait croire qu'on est Bon Dieu.

Oh! Fermez vos prunelles bleues,
S'il est un vers éblouissant
Qui vienne du bleu firmament!...
Chemineau, cheminez des lieues,
Si dans ce vers au vol béni
S'ouvre en frissonnant l'infini!

Que ne dirai-je aux portes closes!

Portes de mon rêve, ouvrez-vous
-Je suis ce poète aux yeux doux,
Dont l'âme vit parmi les roses.
Et je voudrais qu'un bohémien
Donne à mon rêve un peu du sien...

26 août 1905

Et maintenant. Adieu-va! De temps en temps, Conte m'envoie une carte postale et me dit de passer à Elne. J'ai reçu une carte de Chauvenet. Il est à Munich, une ville tranquille et ancienne, dit-il. Voilà pour les amis. Et toi, envoie-moi sans trop tarder les *Rois Poilus* et ton savon de Marseille, dans un chaudron. Et si tu as pondu un œuf rare, ajoute-le au colis...

Voici que le cocher arrive. Il est deux heures. Le ciel est plus clément, comme on dit. Au lieu d'une promenade parmi les frêles violonneux du bois, je vais dormir dans cette *hacienda* dont je te parlais tout à l'heure, parmi mes cousines, dont l'une est fort appétissante et mériterait des triolets. Les prunes sont mûres, mais Alphonse Daudet n'est pas là.¹

Adieu-va!

¹ Al·lusió al poema *Les prunes*, d'Alphonse Daudet (1840-1897).